

# culture vivante

MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES DU QUÉBEC

NUMÉRO 2



*Gisèle*

France O'Leary, "Entretiens avec les peintres québécois à Paris"  
Culture vivante, no 2, 1966, p. 28-38



Entretiens  
avec les peintres  
québécois à Paris

Nous avons tendance à considérer les peintres québécois demeurant à Paris comme des étrangers. Alors que le Québec est en plein essor, nous acceptons difficilement que certains de ses ressortissants aient établi leur domicile ailleurs. Notre nationalisme nouveau comprend mal cet état de fait. Nous adoptons en face des Canadiens hors du Canada une position d'hostilité plus ou moins grande selon notre niveau d'engagement. J'ai parfois l'impression que nous faisons œuvre de brigade trop encline à condamner ses soldats, sans analyser les causes du départ de chacun. D'autre part, nos jugements sont contradictoires, car si nous admettons que ces artistes travaillant à l'étranger sont la meilleure propagande d'un pays, nous refusons aux nôtres d'aller puiser hors de

leurs frontières une expérience à longue haleine et nous chicanons sur le lieu où ils élisent domicile, surtout à Paris, dans le cas présent.

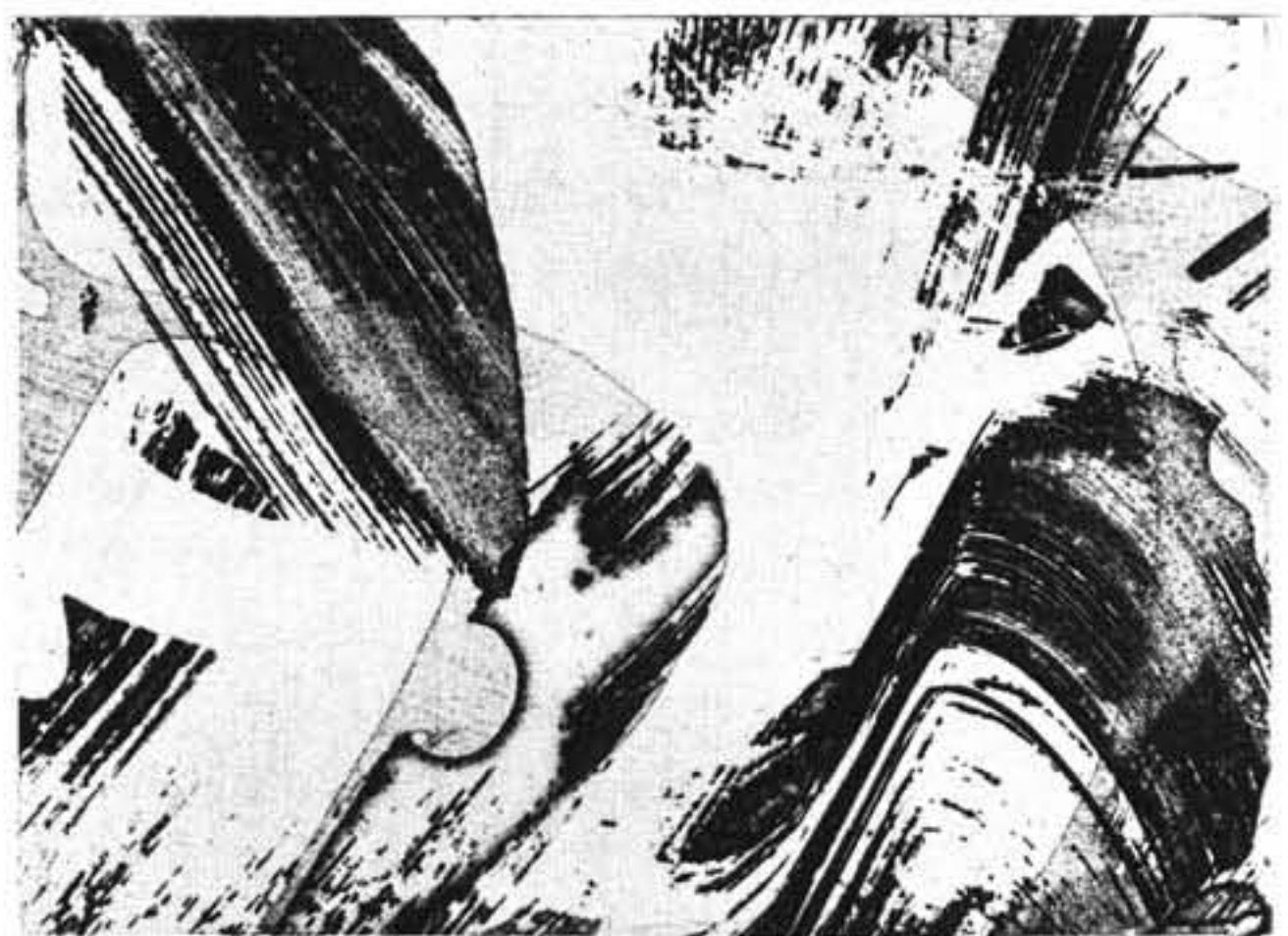
Le but de mon enquête est de savoir pourquoi les peintres québécois s'ancrent toujours à Paris, alors qu'actuellement les énergies picturales se cristallisent dans des centres plus dynamiques et que le Québec tente d'entrer dans la course en intensifiant sa culture artistique.

Tous les entretiens dégagent une note personnelle, je les rélaterai dans l'ordre chronologique de mes visites. Les peintres seuls pouvant éclaircir nos hypothèses à leur sujet, nous rencontrerons à tour de rôle : Fernand Leduc, Marcelle Ferron, Germain Perron, Edmund Alleyn, Léon Bellefleur, Marcelle Maltais et Réal Arsenault.



*matériel, celles de l'appartenance à une galerie, êtes-vous d'accord?*

M.F. — Oh! la vie est plus facile ici pour un artiste. Mes revenus ne sont toutefois pas essentiellement québécois. Voyez-vous, la conception des relations d'un peintre par rapport à la société doit changer. Les galeries représentent une dépendance dont nous ne pouvons plus nous accommoder. Pour moi la solution est, tout en continuant de peindre, d'effectuer des recherches dans le verre, afin que mes revenus proviennent de ces expériences. Actuellement, je tiens le coup, mais exposer chaque année à Montréal, c'est trop; parce que je dois travailler sans arrêt, je ne peux plus continuer à ce rythme et je tiens à me donner



une marge de liberté. Je veux me développer harmonieusement de façon à donner le maximum de moi-même.

*F.O. — Si les meilleurs éléments du Québec le quittent, que ce soit du domaine plastique ou scientifique, n'y a-t-il pas là une démission face à la réalité quotidienne, jugée plus importante de l'intérieur que de l'extérieur?*

M.F. — Non, j'expose chaque année et ceux qui viennent à moi sont les jeunes : eux sont la plus grande source d'influence. J'irais même enseigner. Je ne pourrais vivre toute l'année au Québec. Je me suis créée des habitudes ici. J'ai deux pied-à-terre, j'habite Paris. J'ai besoin de solitude. Ici je travaille avec des maîtres verriers : il y a encore maints endroits où apprendre. D'autre part, ces nouvelles techniques permettent au Québec des réalisations gigantesques et ce, grâce à l'apport de nos recherches.

Je ne crois pas à l'exil pour des raisons intérieures très personnelles. Il n'est pas nécessaire de partir. Cela dépend en définitive des besoins profonds de chacun : celui qui a le goût des voyages apprendra infiniment là où un autre n'y trouvera aucun intérêt.

.....  
*Germain Perron est le benjamin des artistes québécois à Paris.*

*F.O. — Pourquoi toi aussi?*

G.P. — J'en avais assez de la facilité et de la gratuité de Montréal. Chez nous, j'étais le bouffon. Je connaissais déjà Paris, aussi ayant besoin de points de repère, j'y suis revenu. Cependant comme j'aime changer d'air, il se pourrait que j'aille à New York, Milan ou Zurich, car en ce moment selon moi, Paris ressemble à une ville boutique d'où se dégage un côté trop féminin. Je ne savais pas en partant quelle aventure m'attendait. J'étais en marge, ne faisant partie d'aucune association, car le groupe ne m'intéresse pas. Et là-bas je gagnais bien ma vie, car je faisais des décors de théâtre pour le musée militaire de l'île Sainte-Hélène.

Je fus content en arrivant ici de pouvoir peindre. Je connaissais ces gens, dont Fachetti, cependant je n'étais pas prêt. Travailler avec lui s'avéra plus difficile que je ne le soupçonnais. Ce qui m'a

réconforté ici c'est que l'artiste est accepté du public. A Paris, je fréquente surtout le milieu ouvrier. Il a le même sentiment que le nôtre, à la différence qu'ici, à cause d'un précédent culturel, il voue à l'artiste un respect mêlé d'admiration. Je n'eus aucune difficulté d'adaptation : les Français m'ont aidé. Fachetti accomplit ses réalisations d'une façon admirable. Son rayonnement ne s'arrête pas à Paris, mais se propage dans les grands centres avec lesquels il est en collaboration. C'est un ami.

*F.O. — Et le Québec ?*

G.P. — Je l'aime ainsi que ses gens. Certains artistes lui ont apporté énormément en allant se produire à l'étranger. Je ne pense pas qu'il faille s'enfermer chez soi, dans son église. Que le Québec se trouve en tant que bloc et développe sa culture, sinon il aura avorté. Sa culture en devenir est une puissance.

Chez nous la peinture ne sort pas. Un problème de diffusion se pose : c'est aux marchands de tableaux d'envoyer des diapositives, des catalogues à l'étranger. Seul ce qui a une large diffusion intéresse.

*F.O. — Un jeune peintre à Paris parvient-il à subvenir à ses besoins ?*

G.P. — Actuellement, c'est très dur. Je viens de passer trois mois dans les Pyrénées orientales. Je



suis parti sans le sou. J'ai erré. Je décorai un restaurant où je fus très bien accueilli et de fil en aiguille, une poissonnerie, et effectuai une aquarelle pour l'hôtel où je logeais. Auparavant j'avais décoré la salle de garde de l'hôpital Bichat où j'ai demeuré un an, nourri aux frais de l'Assistance publique.

C'est difficile à Paris, mais chez moi je suis gâté et je n'aime pas cela. Au début je ne faisais que des gouaches sur papier d'emballage. Avec l'argent du voyage de retour que me faisaient parvenir mes parents, je me suis équipé en matériel. J'ai présenté mes toiles à Fachetti. J'ai pensé : ce sera dur, mais c'est ce qui m'a retenu. J'ai eu une exposition de présentation. Cette année j'en prépare une autre, plus importante. Il me fallait faire une mise au point. Il y a quelques mois, j'ai également réalisé les décors de deux pièces de Billetdoux : *A la nuit* et *Finalie*.

*F.O. — Mais en demeurant ici, n'avez-vous pas l'impression de moins participer à la nouvelle orientation du Québec ?*

G.P. — Non. Un artiste demeure attaché à son pays. Pour moi, Riopelle est Québécois, sa puissance est nord-américaine. L'espace chez nous influence notre vision.

J'ai cependant l'impression à Paris de m'affirmer davantage. J'ai la possibilité d'y travailler et d'avoir une ouverture sur New York. Au pays, je suis monté en flèche, beaucoup trop vite.

Je compte retourner. Je me sens de plus en plus en marge du groupe artistique, des clans et de leur esprit. Nous avons la prétention d'un peuple élu, commençons par devenir des adultes. J'y tiens, au Québec.

.....  
*C'est dans son atelier de la rue Liancourt, que je rencontrai Edmund Alleyn.*

E.A. — Mon ignorance m'entraîna à Paris. Je ne connaissais rien. Mes horizons étaient assez limités. J'admirais les peintres de Paris, je tenais à me rendre sur place. D'autre part en 1955, on ne parlait pas de New York. Je connaissais cette ville qui n'avait pas le prestige de Paris. J'étais extrêmement francophile. J'avais les sentiments des Canadiens français : retrouver la mère patrie, synonyme de culture, de sensibilité, en un mot Paris.